

Sous la plume des visiteurs

Raymond Giroux and Yves Beauregard

Volume 2, Number 2, Summer 1986

Québec, fleuron du patrimoine mondial

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/6519ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Giroux, R. & Beauregard, Y. (1986). Sous la plume des visiteurs.
Cap-aux-Diamants, 2(2), 61–64.

SOUS LA PLUME DES VISITEURS

par Raymond Giroux*, Recherche: Yves Beauregard**

Québec, ville touristique? Sans aucun doute, et racontée abondamment, dans tous les genres possibles, entre l'exactitude des descriptions des géologues de passage et les rêves d'un quelconque écrivain en verve désireux de plaire à ses nouveaux amis et de leur démontrer sa maîtrise des adjectifs les plus recherchés de la langue française. Cer-

Samuel de Champlain se laissa également tenter par le côté bucolique de Québec. Le spectacle des «sauvages» se nourrissant des anguilles apparemment innombrables du Saint-Laurent frappa son imagination. Plutôt étonné de cette attirance, Champlain demeure aussi sceptique face à la viande de castor, et plus encore quand il réalise que les autochtones

vent se contenter de pain sec, ne boire que de l'eau». Ils vendent tout le reste au marché pour se procurer «des vêtements, de l'eau-de-vie ou des colifichets pour les femmes». Question de priorités sans doute.

Un siècle plus tard, l'abondance revient. Sir Richard Bonnycastle, un militaire anglais, note que le marché



L'aquarelle de l'officier britannique James Hope, qui séjourna à Québec au début du XIX^{ème} siècle, illustre bien les difficultés de transport qu'entraînait une ville construite sur deux niveaux. (Archives publiques du Canada).

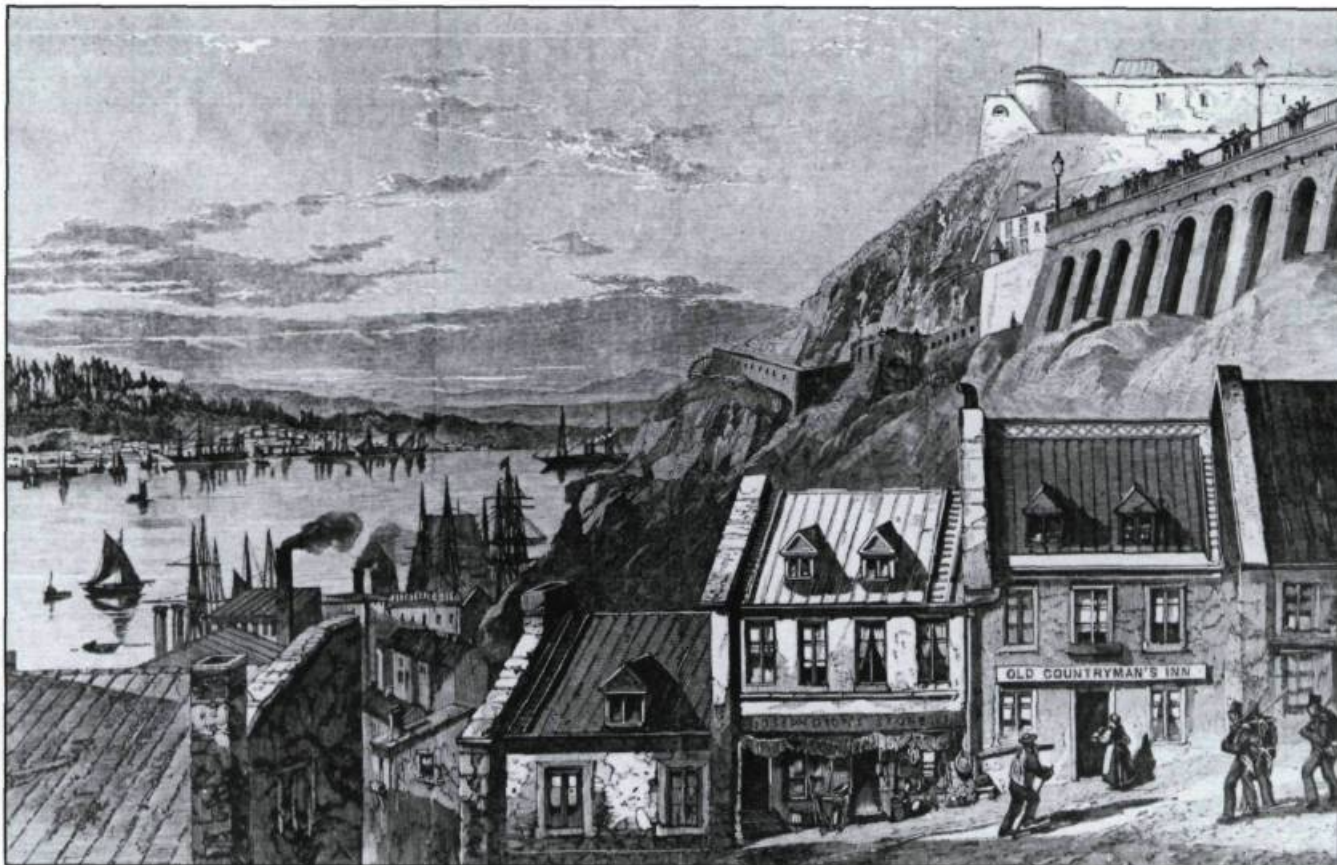
tains ont privilégié le site de la ville, d'autres ses habitants, quelques-uns se sont souvenus longtemps de leur séjour hivernal. Jacques Cartier, le premier de nos touristes européens connus, aurait pu obtenir sans peine un poste permanent comme relationniste de la ville. Relisons sa description féérique de 1535: «une aussi bonne terre qu'il soit possible de voir et bien fructiférante, pleine de moult beaux arbres de la nature». Il est vrai que notre découvreur écrivait à la mi-août, avant d'apprendre l'existence du scorbut.

mangent parfois leurs chiens dans les jours creux. La gastronomie québécoise a bien changé depuis. Pierre Boucher, en 1664, notera lui aussi les pêches abondantes dans la région de Québec. Faut-il le croire ou non, nul ne le sait: mais Boucher raconte l'aventure d'un honorable citoyen qui aurait capturé à lui seul plus de 50 000 anguilles en un seul automne. Sans doute est-ce là la première histoire de pêche de la Nouvelle-France! Mais au siècle suivant, en 1749, le voyageur suédois Pehr Kalm note que les «gens du commun doi-

public lui apparaît bien garni de nourriture fraîche, exception faite des raisins de Montréal qui n'arrivent pas «à la perfection» dans la capitale. Au quatrième centenaire de la découverte du Canada, en 1934, le médecin français A. Mizzoni déplore deux réalités de chez nous. D'abord, «il n'y a pas de cafés». Puis, plus tragique encore, la cuisine locale

* Historien de formation et éditorialiste au journal Le Soleil.

** Historien, membre du comité de rédaction.



Cette vue des magasins de la Côte de la Montagne confirme l'observation d'Alexis de Tocqueville sur le visage anglais de Québec.
Tirée du: Harper's Weekly, 25 août 1860.

imite trop l'américaine. Mizzoni apprécie peu «la classique petite rondelle de beurre frais», les «salades de fruits arrosées de mayonnaise», «bananes avec du concombre» ou encore certaine sauce «fort parfumée et d'un goût indéfinissable». Heureusement, cinq ans plus tard, l'écrivain Maurice Genevoix prend la peine de glisser un mot favorable pour le restaurant Kerhulu, le meilleur du Canada d'après lui. Le monde entier connaît maintenant, grâce à lui, les «pétoncles frites» du Quartier latin.

De bas en haut

Haute-ville et basse-ville: la distinction remonte aux origines de Québec. Tous les voyageurs ont noté les deux niveaux d'habitation, le passage unique par la Côte de la Montagne, le site «imprenable» du Cap-aux-Diamants. Les voyageurs s'épargnent souvent des mots en référant les lecteurs à leurs prédécesseurs. Les Anglais, nous dit le Duc Bernhard de Saxe-Weimar en 1825, comparent facilement Québec à Gibraltar. Charles



Habitants en costume d'été. Tiré de: John Lambert, Travels Through Canada, 1816.

Dickens, en 1841, nous ressert la même sauce, mais sans donner ses sources. Disons que le cliché avait une acception universelle et laissons aux exégètes le soin de déterminer quel officier de la Couronne y a pensé en premier. Mais derrière ces descriptions flatteuses, les visiteurs les plus attentifs ont osé critiquer ce qu'ils ont vu dans les rues de Québec. Selon la saison, bien sûr, on peut y marcher plus ou moins à sec. Mais de l'avis général, le côté sale et boueux domine. Alexis de Tocqueville raconte sans ménagement que «l'intérieur de la ville est laid»; le 27 août 1831, il se dit frappé par la présence d'enseignes exclusivement en anglais à Québec alors qu'il n'entend parler que français dans les rues! L'animation à l'europpéenne le frappe néanmoins.

Le côté insalubre

Depuis toujours, la basse-ville sert de résidence à la classe marchande. La vie y serait même «très désagréable», raconte Isaac Weld en 1795. À marée basse, écrit-il, la puanteur qui vient



Plusieurs visiteurs de Québec ont signalé et remarqué la gaieté des Canadiens français. Aquatinte de J.C. Stadler, d'après un dessin de George Heriot in *Travels Through the Canadas*, 1807.

du fleuve devient intolérable. La haute-ville, par contre, héberge «*les gens distingués*», comme le dit Kalm. Après la Conquête, marchands et militaires anglais s'installent en grand nombre. Mais rien n'empêche que la ville paraît «*étrange pour le*

simple Anglais», écrit John Bigsby en 1850. Notre visiteur s'y retrouve fort peu chez lui et son chauvinisme a apparemment mal supporté la traversée. Les travailleurs francophones s'habillent tous en étoffe du pays grise, leurs femmes se balladent dans

des tons de pourpre et de rouge et font beaucoup de bruit dans les rues. Bigsby en a rencontré quelques-unes relativement jolies à son goût, mais aucune ne traverse élégamment le seuil des trente ans. La raison: elles perdent toutes leurs dents. Le visiteur n'a pas manqué de constater le piètre état de santé de ses hôtes. Personne ne lui paraît nettoyer les rues, il n'existe ni pavage ni système d'égouts. «*J'espère, écrit-il, que peu de villes de la chrétienté engendrent autant de maladie et de dénuement que Québec*».

En société

Un demi-siècle plus tard, en 1893, la comtesse d'Aberdeen, en reportage photographique au Canada, n'ose décrire la situation. Elle conseille à ses lecteurs de regarder les illustrations de son livre pour constater la beauté des lieux. Et elle aime bien le populisme québécois. Il s'agit pour elle d'un peuple «*frugal, satisfait, respectueux des lois et religieux*»; toujours de simples paysans normands et bre-



Prise du promontoire, cette vue de Québec avec sa Citadelle dominant la basse-ville et le fleuve, son château Saint-Louis en ruines illustre bien l'aspect moyenâgeux signalé par Henry Thoreau. Gravure d'après un dessin de Coke Smyth pour *Sketches with Canadas*, 1840. (Coll. privée).



Maurice Genevoix, de passage à Québec en 1939, écrit que le restaurant Kerbulu était à son époque le meilleur établissement du genre au Canada. Carte postale. (Coll. Yves Beauregard).

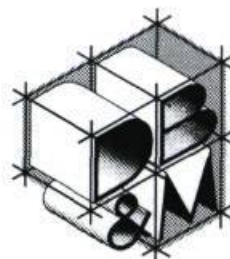
tons, en réalité, ils constituent de loin les plus loyaux sujets de Sa Majesté. La politesse et la courtoisie générale de ces gens, qui s'amuse comme des petits fous à chaque hiver, l'ont frappée! Cette appréciation idyllique néglige pourtant un volet fondamental, noté par plusieurs, de la vie québécoise, celui de la stricte séparation des «races». N.P. Willis note, en 1839, que si la vie sociale s'y déroule d'une manière généralement plus gaie que dans la moyenne des villes coloniales, les différentes classes ne se fréquentent pas entre elles. Les Français, plus raffinés à ses yeux, souffrent du dédain de leurs maîtres anglophones. Bigsby note, lui aussi, l'étanchéité des relations sociales. Les Canadiens français, d'après lui, mènent une vie sociale fort active entre eux, mais côtoient rarement les anglophones, sauf lors des occasions officielles au Château Saint-Louis.

Si Bigsby remarque la bonne éducation de l'élite française, le Duc de Saxe-Weimar, lui, va aux sources: lors de son séjour québécois, il visite l'ancêtre du Petit Séminaire d'aujourd'hui. «Les familles les plus respectables du pays y envoient leurs enfants, écrit-il, et ils y reçoivent une excellente éducation. Le clergé est très respecté ici». Comme les conquérants ont laissé tous leurs

biens aux ecclésiastiques, ils «obéissent au gouvernement, et utilisent toute leur influence populaire en sa faveur». C'était là l'essentiel pour les Britanniques. Mais le suprême hommage vient de Maurice Genevoix, un tenant du romantisme littéraire à son meilleur. «Les Canadiens-français sont d'une bonne race, et qui n'a point dégénéré», nous lance-t-il à la suite de son séjour de 1939. Et plus loin: «la gaieté de ce peuple est grande, saine, jeune, à ce degré vertu. Tout lui est occasion, aliment. Il aime le chant, la danse, les récits qu'écoutent les veilleux, les réunions de parentèle où l'on savoure la soupe aux pois et les beignets. Ah! ces gens-là ne sont pas blasés!» Il ne glisse toutefois par un mot du climat sibérien décrit autant par Bigsby que par La Hontan, en 1684: il faut avoir vécu à Québec plus que trois jours en juillet pour en parler avec sagesse. Mais laissons les mots de la fin à deux auteurs aussi connus que différents. L'Américain Henry Thoreau, frappé par l'aspect moyenâgeux de Québec, s'exclamait en 1850: «Quel endroit pour élever des enfants!» Il voyait la ville comme un roman chevaleresque. Et Albert Camus, toujours égal à lui-même, disait à la suite de son passage en 1946: «Il me semble que j'aurais quelque chose à dire sur Québec (...) Mais à quoi bon?». Bon! ♦

Bibliographie

- 1535: Jacques Cartier. *Voyages de découverte au Canada entre les années 1534 et 1542...* Paris, Anthropos, 1968.
- 1608: Samuel de Champlain. *Oeuvres de Champlain*. C.H. Laverdière. Québec, Geo. E. Desbarats. 1870.
- 1664: Pierre Boucher. *Histoire véritable et naturelle...* Boucherville, Société Historique de Boucherville, 1964.
- 1684: Baron de la Hontan. *Voyages du baron de la Hontan dans l'Amérique septentrionale...* Montréal, Éditions Élysée, 1974.
- 1749: Pehr Kalm. *Voyage de Pehr Kalm au Canada en 1749*. Montréal, Pierre Tisseyre, 1977.
- 1795: Isaac Weld. *Travels through the states of North America*. New York and London, Johnson Reprint Corporation, 1968.
- 1825: Bernhard, duc de Saxe-Weimar-Eisenach. *Travels through North America during the years 1825 and 1826*. Philadelphia, Carey, Lea et Carey, 1828.
- 1831: Alexis de Tocqueville. *Tocqueville au Bas-Canada présenté par Jacques Vallée*. Montréal, Éditions du Jour, 1973.
- 1839-40: N.P. Willis. *Canadian Scenery Illustrated*. Peter Martin Associates Limited. 1967.
- 1841: Sir Richard H. Bonnycastle. *The Canadas in 1841*. London, Henry Colburn, 1841.
- 1842: Charles Dickens. *American Notes and Pictures from Italy*. London, Oxford University Press, 1974.
- 1850: John J. Bigsby. *The Shoe and canoe or Pictures of Travel in the Canadas*. New York, Paladin Press, 1850.
- 1850: Henry D. Thoreau. *Un Yankee au Canada*. Traduit de l'américain par Adrien Thériot. Montréal, Les Éditions de l'Homme, 1961.
- 1893: The Countess of Aberdeen. *Through Canada with a Kodak*. Edinburgh, W.H. White and Co., 1893.
- 1934: A. Mizzoni. *Une Croisière au Canada Français*. Paris, Éditions de la Jeune Académie, 1938.
- 1939: Maurice Genevoix. *Canada*. Paris, Flammarion, 1945.
- 1946: Albert Camus. *Journaux de voyage*. Paris, Gallimard, 1978.



**d'Anjou, Bernard
& Mercier, architectes**
850, rue St-Vallier Est
Québec, G1K 3R4
(418) 694-9731